

Zeitschrift: Générations : aînés
Herausgeber: Société coopérative générations
Band: 25 (1995)
Heft: 7-8

Artikel: Michel Galabru : une immense générosité
Autor: Probst, Jean-Robert / Galabru, Michel
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-828986>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 17.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

MICHEL GALABRU

Une immense générosité

Il ne se passe pas une semaine sans que Michel Galabru n'apparaisse à la télévision. Invité d'une émission, acteur d'un vaudeville ou d'un film, il marque son époque d'une trace lumineuse. Son personnage, à la fois bougon, enjoué ou dramatique dégage une immense générosité. Galabru le rondouillard aux coups de gueule célèbres, on aimerait tous l'avoir pour copain et partager, avec lui, un petit verre de rouge au comptoir d'un bistrot de quartier. Et l'écouter, tout simplement...

Avec sa démarche de plantigrade un peu bourru et son visage taillé à gros traits de fusain, il ne passe pas inaperçu dans la brasserie de la rue des Ternes, qu'il considère un peu comme sa résidence secondaire. «Monsieur Galabru, c'est un type charmant!» affirme le patron qui le connaît depuis des lustres.

Un type charmant, capable de passer, d'une seconde à l'autre de l'éclat de rire à l'engueulade. Toujours en équilibre entre la comédie et la réalité, il traverse la vie comme il traverse ses films. En jouant tantôt l'adjutant Gerber de la série des «gendarmes», tantôt le farceur de «Papy fait de la résistance».

On croit connaître Michel Galabru, le plus célèbre second rôle du cinéma français. Et puis, à chaque apparition, à chaque rencontre, on découvre un autre personnage. Truculent, braillard, rigolard. Mais aussi mystérieux, charmant et pudique.

«Sacha Guitry m'a donné le goût du théâtre!»

– Monsieur Galabru, comment vous est venue cette passion pour le théâtre et le cinéma?

– C'est assez simple. Quand j'étais enfant, je n'étais jamais moi-même. Je me refusais un petit peu. Je jouais déjà tous les rôles. J'étais militaire, avec ma panoplie de soldat ou alors j'étais footballeur professionnel argentin, brésilien ou hongrois. Un jour, je me trouvais chez ma tante, dans un petit village.



Quand le gendarme farceur se retrouve derrière les barreaux...

Elle était passionnée de théâtre et de littérature. Et surtout de Sacha Guitry. Elle m'a donné à lire ses mémoires. Cet homme m'a ravi, m'a enchanté. Je me suis mis à lire toutes ses pièces et je me suis donné une espèce de petite culture d'autodidacte.

– C'est après avoir découvert Guitry, que vous avez décidé d'entrer au Conservatoire?

– Oui, bon, c'est beaucoup plus compliqué, parce qu'il a fallu lutter contre mes parents qui ne voulaient pas. Je n'étais pas à Paris et il a fallu m'évader, attendre ma majorité... Je me suis présenté au concours du Conservatoire. Très dur, puisque sur trois cents personnes ils n'en prennent que six ou sept. Il a fallu subsister à Paris. Je faisais du porte-à-porte pour placer des assurances, je déchirais des billets au Palais de Chaillot, j'ai lavé les carreaux. Il fallait tenir coûte que coûte, car mes parents m'avaient coupé les vivres avec l'espoir secret que je reviendrais à la maison. A la troisième présentation au Conservatoire, j'ai été reçu. Après trois ans, j'ai obtenu un Premier prix qui m'a donné accès à la Comédie française. J'y ai passé sept ans en jouant beaucoup de rôles...

– Vous avez interprété tous les rôles classiques, évidemment?

– Surtout les classiques, sauf quelques créations de Jules Romain ou de Georges Feydeau. J'ai fait mes débuts officiels dans «Georges Dandin» et j'ai eu un succès très personnel.

– Votre carrière était alors toute tracée?

– J'étais pensionnaire à la Comédie française, mais j'examinais un peu la situation. C'est une maison assez extraordinaire où l'on fait son métier dans des conditions remarquables. J'avais la chance de côtoyer de très grands acteurs comme Louis Seigner, Marie Bell, j'en passe et des meilleurs, Robert Hirsch, Jacques Charron... Il y avait une troupe assez exceptionnelle.



A Paris, un promeneur solitaire et son chien

– Et un jour, vous avez décidé de quitter ces gens-là?

– Oui, parce que je me suis aperçu que c'était une maison extrêmement cruelle, que le public ne comptait pas, quelle que soit la carrière d'un individu. On ne pouvait pas se faire connaître. C'est dangereux d'être livré à une administration. J'ai pensé qu'il était plus honnête, plus franc d'essayer de me faire un nom auprès du public. Pour acquérir la liberté et une certaine considération.

«Je voulais faire le fou jusqu'au bout!»

– Outre l'envie de recouvrer la liberté, vous aviez également une ambition personnelle?

– Oui, parce que je voulais me faire un nom. Je n'avais pas fait ce métier pour rester un simple fonctionnaire, mais pour «traverser l'Atlantique»... J'avais choisi un métier un peu à part, marginal, un métier de fou et je voulais faire le fou jusqu'au bout, c'est-à-dire prendre des risques, et non pas m'endormir.

Je voyais bien mes collègues, que l'on mettait à la retraite après vingt ans de maison, parce qu'ils ne plaisaient plus à leurs camarades. La retraite était maigre et, quel que soit leur talent, ils n'avaient plus la pos-

sibilité d'aller ailleurs, parce qu'ils étaient inconnus. Se faire un nom, ce n'est pas simplement chercher la gloire ou le cabotinage, c'est acquérir une force.

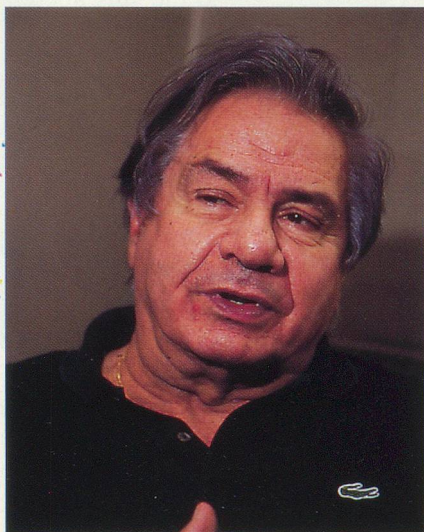
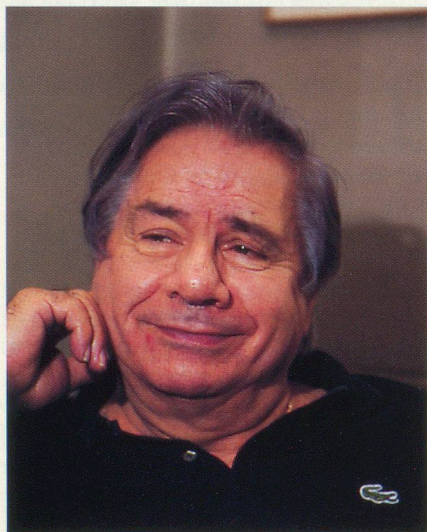
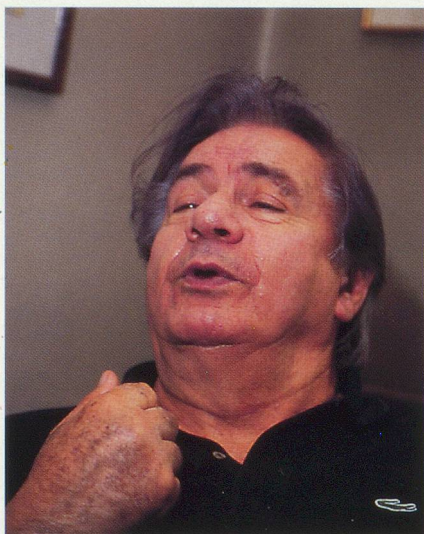
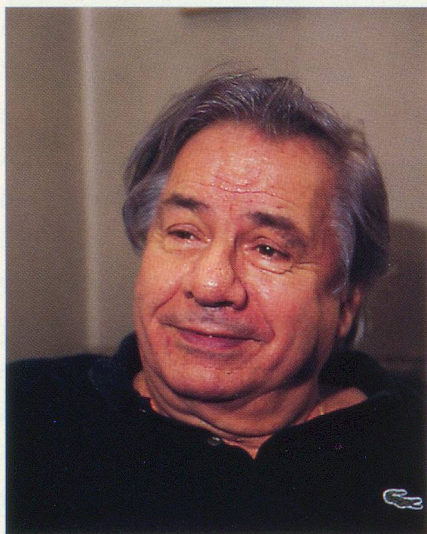
Et puis il y a eu cet article de journal, qui disait: «Les premiers prix ne prouvent rien; qui parle encore de Monsieur Galabru?» Cela m'a prodigieusement agacé parce que je m'étais mesuré à de jeunes acteurs, au Conservatoire, qui devenaient des vedettes. Et moi, j'étais là, obscur et sans grade malgré mon premier prix. Je trouvais ça un peu fort de café...

– Comment avez-vous fait pour sortir de la Comédie française alors?

– J'ai donné ma démission. Ça a fait du bruit. J'ai alors choisi de tenter ma chance dans les théâtres de Boulevard. C'est plus aléatoire qu'à la Comédie. C'est l'oiseau sur la branche...

– Mais vous avez trouvé une possibilité de jouer. Qui vous a aidé?

– Suzanne Flon, que j'ai rencontrée dans une soirée. C'est une femme remarquable. Elle m'a dit: «Vous quittez la Comédie française, pourquoi ne venez-vous pas avec nous?» Elle montait «La mégère apprivoisée» avec Pierre Brasseur. On m'a engagé et je me souviens toujours lorsque Georges Vitali, le metteur en scène me dit: «Pourquoi on t'a mis à la porte de la Comédie. Tu n'es pas si mauvais que ça?»



Michel Galabru dit de lui: «J'ai une tête de trombone avec une âme de violon...»

– Quels étaient alors vos partenaires?

– Il y avait Pierre Brasseur, mais aussi Belmondo qui débutait. Nous avons eu une très bonne critique. Et alors, on m'a engagé pour jouer «Le mari, la femme et la mort» d'André Roussin à la télévision. Bernard Blier, qui avait créé le rôle ne voulait pas le faire, car la télévision, à ce moment-là, ne payait pas. Ce premier rôle de cocu à la télévision m'a fait connaître. J'en ai fait d'autres

«Les frénétiques» de Salacrou, «Cyrano de Bergerac», «Les Trois mousquetaires». Je jouais énormément à la télévision. C'était un bon moyen d'être connu et en même temps, on me refusait au cinéma.

– Il y avait une concurrence entre la télévision et le cinéma?

– Oui, et il y avait une espèce de dédain pour les acteurs de télévision. L'acteur de télévision était un familier, un camarade; l'acteur de cinéma, lui, c'était une star.

«Ma chance:
le gendarme
de St-Tropez...»

– C'est quand même la télévision qui vous a amené au cinéma?

– Oui, parce qu'à partir de ce moment-là, je n'étais plus rejeté par les metteurs en scène. Le concierge, qui m'avait vu, m'accueillait avec le sourire. On m'introduisait. De fil en aiguille, ça m'a fait connaître. De telle sorte que, quand Pierre Mondy a refusé le rôle du gendarme qu'il devait jouer avec Louis De Funès, on m'a engagé la veille du premier jour de tournage à St-Tropez.

– C'étaient alors vos véritables débuts au cinéma?

– J'avais tenu quelques petits rôles dans des films peu importants. Au début, on croyait que «Le gendarme de St-Tropez» allait être un navet comme les autres. Mais les enfants l'ont adopté. La série des gendarmes, ce n'est pas fort. Les gags sont quelquefois pitoyables, il y en a même de pénibles. Mais ces gendarmes représentaient les Pieds Nickelés d'une époque. Ces films ont fait des records de recettes (ils en font toujours d'ailleurs) et, pour les producteurs, je faisais partie de cette équipe.

Quand, par la suite, ils ne pouvaient pas avoir de très grosses vedettes, ils engageaient Galabru, parce qu'ils se souvenaient que c'est avec les gendarmes et lui qu'ils avaient payé un vison à leur femme.

– Depuis ce temps, combien de films avez-vous tourné? Vous les avez compté?

– J'en ai fait beaucoup, je n'ai jamais fait le compte... Mais je n'ai pas eu ma vraie chance... J'ai tourné beaucoup de rôles sur deux jours. Et ça continue d'ailleurs aujourd'hui.

– A quoi attribuez-vous le fait que De Funès et Bourvil ont eu leur chance et vous pas? Pouvez-vous l'expliquer?

– Il y a deux choses. Bourvil, incontestablement, avait plus de talent

que moi. De Funès, lui, avait des lacunes et il le savait. Il ne pouvait pas jouer la sensibilité ou des rôles dramatiques. Mais il avait trouvé un personnage. Comme un caricaturiste, qui trouve un personnage central. On le reconnaissait comme on reconnaît un Renoir ou un Buffet en peinture. Il a eu le mérite de créer un personnage quasiment de dessin animé.

Comme il était naïf, d'une culture modeste et d'une intelligence peut-être pas tellement évidente, il voulait tourner avec Polansky. Il cherchait de grands écrivains. On le mésestimait et il ne le comprenait pas. Il était prisonnier d'un personnage comme Croquignol ou Filochard.

«Je n'ai jamais joué le rôle qui me plaisait!»

– Pour en revenir à vous Michel Galabru. Quel est, au cinéma, le rôle que vous avez aimé le plus, celui que vous défendriez aujourd'hui?

– Aucun. Je n'ai jamais joué ce qui me plaisait. Je n'ai jamais eu ma chance dans ce sens là. Mais j'ai tourné avec Tavernier dans «Le juge et l'assassin». Ce film n'a pas tellement été bien accueilli en France, mais à l'étranger, il a eu un retentissement assez grand. J'ai eu de bonnes critiques de Joseph Losey. On me disait, il n'y a pas si longtemps, que Marlon Brando me connaissait et m'estimait. C'est quand même formidable!

Pourtant, hier encore, une femme me disait: «Oh, dans ce film, vous étiez horrible! Heureusement, il y a eu d'autres choses...» Elle parlait des films débiles... Il ne faut pas oublier que le 80% de la population est enfantine. Dans le petit village où j'habitais, la femme de ménage de mon oncle allait voir un film par semaine. Quand on lui demandait ce qu'elle

avait vu, elle répondait: «Oh, un film bête!» Pour elle, c'était un bon film.

– Les gens vous ont donc mis une étiquette d'acteur comique?

– Oui et «Le juge et l'assassin» a dérouté pas mal de monde. Même chose au théâtre. Fernand Raynaud m'a vu une fois jouer une pièce ambitieuse d'avant-garde qui n'était pas mal du tout d'ailleurs. Il m'a dit: «Tu ne joues pas ton répertoire. Tu trahis ton public!»

– Si on vous donnait aujourd'hui la possibilité de jouer un personnage, quels rôles choisiriez-vous? En tenant compte non pas du goût du public, mais de votre envie personnelle?

– Maintenant, je suis un peu empâté, un peu vieux. Je ne peux plus jouer les rôles que j'aurais aimé interpréter. J'ai toujours rêvé de jouer les valets de comédie: Scapin, le Mariage de Figaro, Cyrano de Bergerac. Les rôles qu'on me donne, de cocu, de gros machin, ne m'intéressent pas. Je les joue parce que, bon... Mais cela ne m'intéresse pas. Mon rêve est aujourd'hui inaccessible. Ce serait de me construire un personnage à moi.

– Et si vous deviez un jour réaliser votre propre film, quel serait-il?

– Ce serait un mélange à l'italienne de comique et de dramatique. Ces films que les Italiens ont réalisés à une certaine époque, où il y avait beaucoup d'humanité. En fait, mon rêve, c'est certains personnages d'Eduardo De Filippo. Il y a du fond, une étude de caractère, du drame, du comique. Ce cinéma italien qui était merveilleux.

– Actuellement, vous entamez une carrière de conteur, puisque vous êtes récitant dans «Pierre et le Loup». Vous vous adressez à des enfants. Comment ressentez-vous ce rôle-là?

– Il faut se méfier avec les enfants. Il faut leur raconter des histoires, sans les prendre pour des enfants. Il faut conter avec le plus de vérité possible, sans avoir l'air d'infantiliser. Les enfants adorent les histoires simples, avec des bons et des méchants. Mais ils aiment aussi qu'on les traite en adultes...

Interview: Jean-Robert Probst

Photos Yves Debraine

Mes préférences

- | | |
|--------------------------|-------------------------------------|
| 1. Une couleur: | Et bien, c'est le vert... |
| 2. Une fleur: | Ma foi, la rose. |
| 3. Un parfum: | Channel N° 5. |
| 4. Un plat: | Un couscous. |
| 5. Un pays: | La France, il n'y a pas à discuter. |
| 6. Un auteur: | Sacha Guitry. |
| 7. Un réalisateur: | Federico Fellini. |
| 8. Un peintre: | Claude Monet. |
| 9. Un musicien: | Mozart. |
| 10. Une personnalité: | Raymond Devos. |
| 11. Une qualité humaine: | L'indulgence. |
| 12. Un son: | Le chant du rossignol. |
| 13. Une gourmandise: | La pâte d'amande. |
| 14. Un animal: | Le chien. |

A écouter: «Pierre et le Loup», dit par Michel Galabru, accompagné par l'Orchestre de Chambre de Genève. Paléo Festival de Nyon, le samedi 29 juillet. Enregistrement sur CD Cascavel.